

L'ENTR'ACTE



LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 30 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés *franco* au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPELLETIER-BOURGOIN, place de la Bourse, 6.

BIOGRAPHIE.

M^{me} Dorval.

M^{me} Dorval est née à Lorient. Destinée dès l'enfance à suivre la carrière qu'avait suivie sa mère, ses premiers pas s'essayèrent, pour ainsi dire, sur les planches de la scène; elle grandit à la lueur de la rampe, le lustre d'un théâtre de province fut le soleil de ses jeunes années. Sa mère mourut sans se douter que sa fille dût être célèbre un jour. M^{me} Dorval arriva jeune à Paris, et fut d'abord engagée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle joua long-temps sans gloire, sans retentissement, en un mot, inaperçue. Ce ne fut qu'au bout de quelques années, dans un mélodrame intitulé *les Deux Forçats*, que se révéla, d'une façon toute soudaine et bien imprévue à coup sûr, ce talent qui allait enfin jeter tant d'éclat. A partir de cette soirée que n'ont point encore oubliée les amis de l'art dramatique, M^{me} Dorval marcha à grands pas dans la voie brûlante qui lui était ouverte. On se rappelle quel immense succès elle obtint dans *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*. Puis vinrent *Antony* et *Marion Delorme*. Dès-lors le nom de M^{me} Dorval devint si retentissant que le Théâtre-Français fut obligé de s'en émouvoir. Le ministre signa l'ordre d'engagement, et M^{me} Dorval se trouva ainsi portée, d'une marche rapide, à la place digne de son talent. La création de Kitty-Bell, dans *Chatterton*, et de Catarina, dans *Angelo*, mit le comble à sa réputation. Elle joua aussi avec un succès toujours croissant donna Sol, la duchesse de Guise, Tisbé; et ces rôles qu'avait créés M^{lle} Mars se parèrent sous les traits de M^{me} Dorval d'un charme nouveau et d'une jeunesse nouvelle. Cependant toute gloire a son amertume. Des passions mauvaises susciterent à M^{me} Dorval des tracasseries de tout genre. Elle quitta le Théâtre-Français et demeura près d'un an exilée au Gymnase. Elle en sortit par un coup de foudre, c'est-à-dire par un des plus beaux triomphes qu'ait vus le théâtre moderne. Le Théâtre-Français s'en émut une fois encore, et enleva M^{me} Dorval au théâtre de la Renaissance. Depuis son nouvel engagement au Théâtre-Français, M^{me} Dorval a prêté quelques soirées d'existence à un drame sans talent, sans esprit et sans cœur, qui s'est appelé *Cosima*.

Telle est en quelques lignes l'histoire des travaux dramatiques de M^{me} Dorval. M^{me} Dorval se défend de représenter aucun genre. Ce genre dont on la fait l'unique interprète existait avant elle et M^{lle} Mars l'avait depuis long-temps introduit elle-même sur la scène de Molière et de Racine. M^{me} Dorval cherche la vérité dans l'art et se passionne de bonne foi pour tout ce qui lui semble grand et beau. N'est-ce pas elle qui de ses propres mains a placé, voici deux mois, sur la tête de M^{lle} Rachel, la couronne d'or que Lyon offrait à la jeune tragédienne?

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

M^{me} Dorval. — Débuts de M^{lle} Pertuisot. — *Guido et Ginevra*.

Voici ce qu'écrivait, le 28 avril 1834, à propos de la première représentation au Théâtre-Français d'*Une Liaison*, drame de MM. Empis et Mazères, voici ce qu'écrivait, dis-je, M. Loève-Weimars, feuilletoniste du *Temps*, et aujourd'hui secrétaire d'ambassade :

« Que de fois vous avez admiré cette intéressante figure de M^{me} Dorval, la plus jolie de toutes les femmes qui ne sont pas jolies! Que de fois vous avez été émus au son de cette voix qui manque d'harmonie, dont le timbre est fêlé, et qui va au cœur cependant! Sous combien de formes elle est restée dans vos souvenirs, cette femme frêle, brisée en deux, la tête inclinée, pâle, mourante, cette création comme les rêvait Byron, comme les voyaient dans les brouillards, le long des lacs d'Écosse, Woodsworth et Coleridge! La maîtresse d'Antony, la dolente femme du joueur, tout ce qu'il y a de dramatique et de touchant dans ces dernières années, se rattache au nom de M^{me} Dorval. Sa voix gémissante a dit toutes les paroles qui ont fait couler vos larmes; vous n'avez pas eu d'émotion sans elle; c'est elle peut-être qui a révélé la première idée du drame moderne à nos jeunes auteurs, et c'est peut-être depuis qu'elle s'est éloignée dans un de ces accès de dégoût et de

mélancolie qui saisissent les âmes telles que la sienne, que le drame est devenu si forcené, si atroce et si peu touchant. »

Et, plus loin, ce conseil : « Que M^{me} Dorval garde précieusement pour elle tous les grands rôles de drame, qui lui appartiendront bien de droit, toutes les fois qu'ils seront vrais, touchants, naturels et profonds. »

Nous avons nos raisons pour citer ainsi.

Et dussions-nous blesser en M^{me} Dorval ses affections les plus chères, dussions-nous l'attaquer dans ses créations les plus aimées, nous oserons lui dire que M. Loève-Weimars a prêté vrai quand il lui a légué, comme une part qui lui appartient de droit, les rôles de drame, vrais, touchants, naturels, profonds, mais ceux-là seulement. Sur quatre ouvrages que nous venons de revoir au Grand-Théâtre, un seul a produit un effet réel, *les Suites d'une faute*, assez pâle production de l'ancien Odéon, et, de tous les ouvrages dans lesquels M^{me} Dorval a paru, celui qui affiche le moins de prétentions littéraires et qui en a le moins en réalité.

Nous avons assisté, pour notre part, aux plus beaux triomphes de M^{me} Dorval; nous l'avons vue, reine du théâtre, soulevant toute une salle d'admiration; nous l'avons suivie dans ses créations les plus belles, dans la plus parfaite de toutes, dans Kitty-Bell de *Chatterton*; nous l'avons vue proclamée la seconde grande actrice du Théâtre-Français, alors qu'à la première représentation d'*Angelo*, elle partageait avec M^{lle} Mars les palmes d'une gloire bien due à son beau talent... Alors la foule haletante pleurait, battait des mains au jeu de l'actrice qui savait l'émouvoir profondément... Aujourd'hui, et il semble qu'il y a un siècle de cela, M^{me} Dorval, seule, errante, parcourt les différentes scènes qui ont vu ses premiers succès... Sa passion est la même, son talent n'a pas faibli, mais la foule est absente, elle ne crie plus bravo! comme autrefois. D'où vient cela? Eh! mon Dieu! rien n'est plus simple; c'est le fait d'une révolution complète dans les affections littéraires du public. C'est que tout l'échafaudage construit à grands frais par les novateurs de notre littérature dramatique s'est écroulé devant une expérience de dix années; c'est qu'il y avait dans le succès de l'actrice les vœux de tous pour une nouvelle école littéraire; c'est qu'on croyait à un résultat désiré et probable, et qu'on personnifiait dans les interprètes du drame moderne les sympathies qui s'adressaient aussi à ses auteurs.

M^{me} Dorval est toujours l'actrice d'autrefois, mais le genre est tombé; le drame moderne a vécu, et ce n'est pas sa faute à elle, assurément. A force de talent, elle en a prolongé la longue agonie : que pouvait-elle de plus?

On a tout dit de M^{me} Dorval; sa passion est instinctive, brusque, désordonnée; elle représente merveilleusement toutes les infortunes, et plus spécialement dans la Tisbé, toutes les tortures d'une femme perdue qui a l'ambition de la pureté des honnêtes femmes et les remords de la courtisane. Dans son jeu, dans ses allures, dans sa démarche, dans sa manière de dire, il y a je ne sais quoi d'excentrique, d'inattendu, d'insulté; elle bouleverse les habitudes reçues au théâtre. Sa figure est pâle et elle attriste; ses cris sont déchirants et ils font mal; sa passion émeut, mais elle étonne. L'épanchement, ou, pour être plus vrai, le débordement de toutes les émotions qu'elle éprouve, émeut parce que toute cette passion est réelle; il étonne par la manière unique dont il est produit. Chez M^{me} Dorval, en un mot, point de traditions, point de diction convenue; tout chez elle est le résultat de la spontanéité, de l'inspiration du moment.

Je ferai de M^{me} Dorval le plus grand éloge qu'on puisse en faire, suivant moi, et voici en quoi je le fais consister : je crois que les qualités de M^{me} Dorval ont prodigieusement servi à l'enfantement de la plupart des œuvres de la nouvelle école et à leurs succès, et je crois aussi que les défauts de M^{me} Dorval sont surtout le fait du genre qu'elle a protégé et adopté.

Sans doute je ne recommencerais pas une critique des œuvres de M. Hugo et des autres productions de tous les novateurs, critique qui n'aboutirait à rien puisque les faits ont prouvé les assertions d'il y a dix ans. On a démontré l'absence du naturel et de la vérité; l'amour, la vengeance, la jalousie, l'expression en un mot de tous les sentiments

y tombe le plus souvent dans l'exagération; les ressorts du drame sont trop matériels, et il y a pénurie de moyens dramatiques : tout cela ne satisfait ni la raison, ni l'intelligence. Le drame de M. Victor Hugo, en tant que premier jalon d'une nouvelle donnée littéraire et dramatique, peut bien être un paradoxe des plus ingénieux et des plus habiles, mais sa réalisation au théâtre est impossible. Toutes questions, du reste, usées, trop long-temps débattues, et dont l'expérience est venue confirmer la solution.

Voilà pourquoi il y a eu, au Grand-Théâtre, si peu de monde aux représentations de Mme Dorval. Au Gymnase, où le public a moins de préoccupations littéraires, où l'on s'inquiète peu du genre et des écoles pour se laisser aller plus volontiers aux émotions du moment, Mme Dorval, nous l'espérons du moins, retrouvera l'animation et les sympathies de son public d'autrefois, et son séjour parmi nous n'aura pas été signalé par un trop complet abandon qu'elle ne mérite pas. Nulle part on ne retrouverait cette véhémence, cette intelligence passionnée; il n'y a que Mme Dorval pour les douleurs de la vie intime, c'est la seule véritable actrice dramatique dans toute l'acception du mot.

Nous n'avons pas pris au sérieux, comme bien l'on pense, le début de Mlle Pertuisot. On ne peut considérer cette apparition d'un jour que comme un essai trop précoce de la part d'une enfant dont l'éducation comme chanteuse et comme actrice est à faire entièrement. De sérieuses études pendant deux ou trois ans encore lui permettraient sans doute de développer les moyens naturels qu'elle possède peut-être, mais, pour le moment, c'est troposer que d'accepter un engagement dans une ville de premier ordre quand on ne sait pas encore l'a b c de l'art du chant et du métier d'acteur.

Le lendemain même de ce début, la direction donnait des ordres pour activer l'acquisition d'une jeune première chanteuse à roulades. M. Adam joue de malheur, mais rien ne le rebute, et, à force de chercher, il faudra bien qu'il trouve à la fin. Nous faisons des vœux sincères pour le succès de ses nouvelles négociations et l'excellence de son acquisition, qui est du reste assez prochaine, pour que le répertoire n'ait pas à souffrir plus long-temps d'un vide si difficile à combler.

Guido suit le cours de ses représentations. Ce ne sera jamais un succès de vogue, mais on viendra cependant entendre les quelques morceaux de bonne musique que nous avons dès le premier jour désignés, à savoir la romance du premier acte, le duo du deuxième, tout le troisième acte, et le duo final du quatrième. Le rôle de Guido, spécialement écrit pour Duprez qui ne le chante plus du reste comme autrefois, est pénible, ingrat, difficile et sans effet. Siran en fait ce qu'il peut et en dit quelques parties avec bonheur, la romance avec correction, son air dans le caveau de Ginevra avec énergie, la scène finale du quatrième acte avec tous les moyens si puissants qu'on lui connaît. Cette scène est diabolique pour l'exécution vocale. Ce n'est qu'avec des efforts inouïs que Duprez lui-même arrivait à y produire l'effet voulu, et, si j'étais chanteur, j'aimerais mieux avoir à dire tout le second acte de *la Juive* ou le fameux *Suivez-moi* de *Guillaume Tell*, que ce dernier morceau de *Guido*, beau sans doute comme musique, mais si péniblement écrit pour la voix. Je ne comprends pas comment ni pourquoi nos compositeurs du jour font si peu de cas de l'exécution possible de leurs œuvres. Peu de ténors peuvent aborder le rôle de Guido, et quand Duprez ne sera plus à l'Opéra, qui le chantera? Il est vrai qu'en fait d'art aujourd'hui, on vit au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain.

J'en dirai presque autant du rôle de Ginevra que Mme Roulle chante d'un bout à l'autre avec une grande supériorité.

Dabadie est excellent dans *Forte-Braccio*. Sa voix magnifique s'y développe à l'aise, surtout dans les couplets du premier acte, *Bourgeois qu'on étrille en les rançonnant*. Plein de naturel, dans le duo du deuxième acte, il le dit avec une justesse irréprochable, un goût parfait, et nous lui en faisons d'autant plus de mérite qu'il le chante à peu près tout seul, grâce à la partie de Ricciarda, si pauvrement exécutée. Ce *Forte-Braccio*, du reste, est le seul personnage qui anime un peu la scène et qui fasse diversion à la teinte lugubre du sujet, et Dabadie en a fait une création importante qui lui fait honneur.

Nous attendons la reprise de *l'Irato*, et nous pourrions rire un peu. *l'Irato* est une production de l'ancien répertoire de l'Opéra-Comique, et qui aura pour nous presque le charme d'une nouveauté. La pièce est fort gaie et la musique excellente. Nous verrons bien. E. L. R.

Théâtre Du Gymnase.

Les Enfants de troupe sont en faveur sur ce théâtre. M. Edouard Sommereux a profité de quelques conseils qu'on lui a donnés, et la manière dont il joue maintenant le rôle de Trim lui vaut de chaleureux applaudissements.

Dimanche, pendant que l'hymne national de Rouget de l'Isle excitait des cris d'enthousiasme au Grand-Théâtre et méritait un rappel à M. Siran, *l'Abbaye de Castro* et *Jarvis l'honnête homme* avaient attiré ici une foule qui débordait de toutes parts. La direction doit comprendre par-là combien le drame est encore dans les goûts du public. Aussi pensons-nous que ce genre est trop sacrifié au vaudeville.

Mme Dorval a commencé ses représentations sur ce théâtre par *le Proscrit*; son succès dans le rôle de Louise a été complet. M. Séguy dessine bien le personnage du colonel Bernard; mais peut-être pourrions-nous lui reprocher de trop viser à l'effet.

A dimanche prochain le compte-rendu des deux nouveautés qui composaient la représentation au bénéfice de M. Herguez. V.

Bulletin dramatique de l'extérieur.

PARIS. — La Comédie-Française vit sur les représentations combi-

nées de Mlle Mars et de Mlle Rachel. L'une commence et l'autre finit. Mlle Rachel a vingt ans et plus à rester au théâtre, Mlle Mars doit le quitter pour toujours dans six mois d'ici. Toutes les voix de la presse sont à la louange de Célimène, qu'on ne saurait assez revoir, puisqu'on est menacé de la perdre bientôt, et jamais, que je croie, de plus grands éloges, un plus vif enthousiasme dans les colonnes des feuilletons, n'ont été prodigués à un talent qui touche, il est vrai, à la perfection. Il est certain cependant qu'avec *Andromaque*, Mlle Rachel fait encore 5,000 francs de recette, tandis que celle qui a été admirable pendant quarante ans n'attire guère que pour 1,300 francs d'amateurs par soirée. A ce sujet, M. Merle, le judicieux critique, rappelle l'exclamation du vieux Baron à la fin de sa carrière : *Ingrat public!* C'est bien la peine d'avoir charmé trois générations de suite, pour se voir disputer la vogue par une jeune fille de dix-huit ans. Un fait remarquable à consigner, c'est que le chiffre des représentations de Mlle Mars varie suivant qu'elle joue plus ou moins l'ancien ou le nouveau répertoire. L'ancien répertoire seul fait quelque argent.

Puisque j'ai nommé Mlle Rachel, je dirai deux mots de son mariage projeté qui fait tant de bruit. La *Gazette des Théâtres de Paris* a plaisamment annoncé l'union probable de la jeune tragédienne avec un jeune Stéphanois, riche, de très-bonne tournure, et juif par-dessus le marché. — La connaissance se serait faite pendant le séjour de Mlle Rachel à Lyon. La nouvelle a sans doute un certain piquant qui a servi à la propager rapidement, mais elle n'est rien moins que positive. Nous savons de source certaine que la famille de Mlle Rachel a renoué avec un publiciste très-connu à Paris des négociations qui n'avaient été que suspendues un moment. C'est donc toujours M. Degouve-Denuncques, rédacteur du *National* et directeur de la correspondance politique radicale de la rue Lepelletier, qui est désigné comme étant sur le point de devenir le mari de la belle Roxane. Les nouvellistes de Saint-Étienne en seront par conséquent pour leurs frais.

A l'Opéra-Comique, *la Reine Jeanne*, musique de MM. Monpou et Bordèse. — On dit le poème très-faible, la musique passable, les décors fort beaux, la mise en scène parfaite. Cet opéra est chanté par Botelli, Mocker et Mme Manuel Garcia. — Début à ce théâtre de Mlle Descot et de M. Euzet.

Par décision en date du 20 octobre, le ministre de l'intérieur a nommé M. Cogniard directeur de la Porte-Saint-Martin. Le privilège est accordé pour neuf années.

On écrit d'Italie que Paganini a légué, par testament, ses huit excellents violons à huit violonistes de premier mérite, savoir : de Bériot, Ernst, Lipinski, Mayseder, Molique, Ole Bull, Spohr et Vieux-Temps. — Paganini a oublié Baillot. L. R.

On premier Amour.

A MADAME ***.

Il ne vous souvient plus à vous, heureuse femme,
De ce jour où, fondant mon âme dans votre âme,
Je reçus un baiser dont mon front brûle encor.
J'étais riche : j'avais un immense trésor,
L'amour de ma Julie; et dans son regard d'ange
J'avais lu mon bonheur. — Que le sort est étrange !
Un mot dit par un prêtre est venu tout briser....
Ah ! dans ce jour fatal j'aurais dû tout oser,
Et vous jeter, flétrie et pour toujours infâme,
A l'autel que vos pleurs auraient mouillé, madame !...
Qui donc m'a retenu ? L'on m'arrachait mon bien,
Mon avenir si beau, mon seul espoir; eh bien !
Je reculais, trouvant horrible cette tâche.
Car vous m'auriez maudit !... L'épithète de lâche
Aurait stigmatisé mon front comme un fer chaud !...
Semblable au condamné qui marche à l'échafaud,
J'étouffai ma douleur sous un amer sourire;
J'appelai la raison pour chasser mon délire,
Et, le cœur ulcéré, je partis loin de vous.
N'est-ce pas ? nous étions bien jeunes et bien fous !
Pourquoi me plaindre alors ? n'êtes-vous pas heureuse ?
Et que vous font les cris de ma voix douloureuse ?
Pour vous la vie est belle : à vos bras suspendu,
Un ange vous tient lieu de ce bonheur perdu,
De ce bonheur à deux, séduisante auréole
Dont je parais le front de ma brillante idole
Et dont le souvenir est peut-être effacé
Dans votre âme... Julie, oublions le passé.
Mais si, dans l'avenir que Dieu garde au poète,
Il n'a pas un abri pour reposer sa tête,
Permettez-vous qu'un jour, pauvre, il puisse être admis,
Dans un coin du foyer, au rang de vos amis,
Et, confondu par vous dans la même famille,
Qu'il puisse chaque soir embrasser votre fille ?
Dernier amour, qui doit protéger cette fleur
Contre la trahison et contre la douleur !
Vains projets ! car avant que mon amour s'oublie,
Que mon cœur reste froid au seul nom de Julie,
Il faut que sur mon front aient blanchi mes cheveux.
Votre amour est à moi ; pour moi seul je le veux !
Car vous m'aimez encor. Par la douleur froissée,
Sur moi s'arrêtera votre douce pensée ;
Vous pleurerez plus tard un rêve évanoui....
La raison dira non, mais votre cœur dit oui....
Je l'aime ! Puis, le soir, tout bas dans vos prières
Mon nom se mêlera : sous vos noires paupières
Brilleront quelques pleurs pour le pauvre exilé....
Vous songerez à moi, — je serai consolé.
Mais s'il vous vient au cœur des pensées d'adultère,
Julie, oh ! cachez-les comme un affreux mystère !...

L'entr'acte lyonnais.



Ed. Dorval, rue St. Gême, 8, à Lyon.

M^{me} DORVAL.

Et pour voiler à tous un regret étouffant,
Priez Dieu qui console, et bercez votre enfant !

JEAN.

LE GANT-JAUNE.

I.

Le gant-jaune a ordinairement vingt-cinq ans : il est brun ou blond, d'une taille ordinaire ; ses cheveux sont artistement frisés, c'est-à-dire déroulés en longues boucles sur ses épaules ; il a le regard doux et virginal comme une ingénue de vaudeville, ou fixe et terrible comme un assassin de mélodrame.

Si M. de Buffon vivait, il le comprendrait dans la classe des animaux nuisibles et malfaisants, qui commence aux commis-voyageurs et finit aux étudiants en vacances ; mais M. de Buffon est mort, ce qui est un grand malheur, et comme les naturalistes modernes n'ont pas encore jeté les yeux sur le gant-jaune, nous ne verrons provisoirement en lui que le cauchemar perpétuel des oncles, pères de famille, maris et tuteurs.

Je ne veux pas faire ici la physiologie du gant-jaune : une plume autrement habile que la mienne a esquissé tous les traits de ce portrait qui est frappant de ressemblance ; je veux seulement raconter une aventure assez singulière qui va peut-être jeter le doute et l'effroi dans le cœur de quelques lectrices. Le ridicule est une si terrible chose !... c'est le dard acéré qui pénètre jusqu'au cœur. Soyez près de votre maîtresse, ardent, passionné, capricieux, exigeant, mais ne soyez jamais ridicule ; du jour où vous le paraitrez, vous perdrez son affection. C'est aussi une bien terrible chose que l'amour-propre d'une femme !...

En 1838, le jeune et élégant Arthur de Gères, las, usé, vermoulu de la vie de Paris, prit le parti d'aller passer quelques mois en province. C'était un de ces paresseux de bonne maison qui se lèvent à midi, déjeuner à Tortoni, dînent chez Véfour, se ruent au balcon de l'Opéra et passent la nuit dans un boudoir parfumé de la rue Saint-Georges ; espèces de Richelieu en frac écourté : s'ils n'ont pas le génie séducteur, ils ont du moins les vices ignobles du quasi royal débauché... Du temps de Richelieu, il fallait, pour réussir auprès des femmes et obtenir le titre flatteur d'*heureux libertin*, de l'esprit, de la grâce, de l'amabilité ; et aujourd'hui que faut-il ?... des moustaches, et surtout des gants jaunes !... Mon Dieu ! que les femmes ont dégénéré ! Pauvres anges déchus ! Idoles qu'on encensait, madones adorées, au lieu de songer à élever les hommes jusqu'à vous, chaque jour vous descendez jusqu'à eux !...

Malheureusement pour les braves habitants de R..., ce fut leur leur ville qu'Arthur choisit pour résidence. Pendant quelques jours il passa presque inaperçu, et cette indifférence blessa vivement son amour-propre ; adroit, insinuant, il ne tarda pas à se faire admettre dans les cercles de la ville et dans les réunions intimes. Ce fut un jour néfaste pour ces pauvres femmes que celui où Arthur put étaler devant elles ses grâces physiques et sa conversation si attrayante ; bientôt ce fut l'homme à la mode : recherché par tous, il était devenu presque indispensable.

Chaque fois qu'il allait dans le monde, un murmure approbateur éclatait autour de lui, et c'était justice ; la démarche d'Arthur était fière et hardie, ses poses nobles et majestueuses, son langage plein de verve et d'entrain : on eût dit un roué du bon vieux temps ; il chantait parfaitement le couplet, souriait à propos, enlevait des baisers aux soubrettes, avec tout l'aplomb d'un marquis de la Régence... S'il allait au spectacle, à son aspect, les lions d'avant-scène rugissaient avec éclat ; les lions du balcon et des stalles secouaient avec volupté leurs crinières ondulantes : l'enthousiasme devenait du délire ; chacun de ses gestes, chacun de ses mouvements était fidèlement observé ; à cet effet, des lorgnettes d'or, cette artillerie à l'usage des femmes, ces canons parfumés vomissant l'ambre et le musc, étaient constamment braquées sur lui : pendant toute la durée du spectacle, Arthur se trouvait en état de siège.

On a été jusqu'à prétendre — mais je n'y crois pas — que chaque fois qu'il annonçait une visite pour le lendemain, la dame de la maison se trouvait ce jour-là parée d'une toilette riche et élégante, non par envie de plaire, non par coquetterie, — oh ! loin de moi une telle pensée ! — une femme coquette, quelle affreuse anomalie ! — mais seulement par caprice, presque involontairement ; mon Dieu ! que signifient, je vous le demande, quelques marabouts, un cachemire de plus ou de moins ?... Ça n'a pas de portée : c'est si innocent un cachemire !...

Cette transition si brusque opérée dans les habitudes tranquilles des dames de la ville de R... devint l'objet de fâcheuses interprétations. Déjà les avoués célibataires se frottaient les mains avec malice et prophétisaient des demandes en séparation de corps ; l'horizon des maris commençait à se rembrunir. — Mais les choses d'ici-bas sont de si courte durée !...

II.

Il était onze heures du soir. La belle Stella de M.... était négligemment couchée sur le sofa de son boudoir, pâle, les cheveux en désordre, les yeux humides d'espoir, la gorge demi-nue, la posture inspiratrice ; on respirait autour d'elle les parfums les plus suaves. La lampe posée sur la cheminée répandait une lueur faible et incertaine, comme le cri mourant de la vertu qui succombe : tout semblait convier à l'amour ; et puis Stella était si belle !... On eût cru voir, en entrant dans ce boudoir, l'odalisque favorite, nonchalamment jetée sur les coussins soyeux du harem, attendant, avide et passionnée, l'amour capricieux du sultan.

Tout-à-coup, on agita la corde de la sonnette ; Stella frémit de volupté. La porte du boudoir s'ouvrit lentement ; un homme se présenta : c'était Arthur.

— Oh ! merci, Stella ! dit Arthur avec passion ; merci de ton amour, belle enfant !

— Arthur ! grâce encore quelques instants : dis-moi, m'aimes-tu bien ?

— Oh ! sur Dieu et l'honneur, oui !

— Si tu savais combien t'aime Stella !... Ce billet parfumé que tu as reçu ce matin, ce rendez-vous d'amour, tout cela a dû t'étonner, et te faire probablement penser que c'était une courtisane qui voulait faire de toi son favori ; il n'en est rien, Arthur. Nous autres Italiennes, nous n'éprouvons pas à demi les affections du cœur, et, plus franches si ce n'est plus vertueuses que vos dames françaises, nous ne savons pas dissimuler, par un sourire pudique, les vives émotions qui nous impressionnent l'âme ; il vaut mieux montrer aux yeux de tous l'amour que l'on ressent, que le couvrir du masque d'une hypocrite vertu.

— Stella, je viens à toi confiant en mon bonheur ; me serais-je abusé ?..

Et il déposa un long baiser sur sa bouche.

— Arthur, que je te gronde : je comprends ta mise élégante et recherchée dans un salon à sévère étiquette, mais, dans le laisser-aller du boudoir, elle est inutile. Sachez d'abord, Monsieur, que je ne veux pas presser dans mes mains vos séduisants gants jaunes : c'est un caprice, obéissez ; ne craignez rien, ma main ne ternira pas l'éclat des vôtres. Voyez...

Et elle montra à Arthur une main blanche et mignonne. Celui-ci était visiblement contrarié.

— Enfant, répondit-il, ne puis-je t'aimer ainsi ?...

— Arthur, je le veux !...

— A quoi bon ?

— Vous ne m'aimez donc pas ! dit Stella avec désespoir...

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Arthur se laissa attendrir, quoique à regret ; il ôta lentement les gants qui couvraient si méthodiquement ses mains, puis il voulut presser Stella dans ses bras...

Tout-à-coup Stella poussa un cri de frayeur, et se détacha des bras d'Arthur.

— Encore un caprice ! s'écria celui-ci ; viens à moi, ma Stella chérie...

Et il s'approchait d'elle, l'œil en feu, les lèvres contractées.

— Laissez-moi ! cria Stella, vous me faites horreur !

— Cris et pleurs, que m'importe ? ajouta l'Antony de bas étage.

Stella retrouva alors toute son énergie ; elle courut, vive, impétueuse, et sonna avec violence. Le gant-jaune, ne croyant pas prudent d'attendre l'arrivée des domestiques, s'empresse de sauter par la fenêtre : heureusement pour lui, le boudoir était à l'entresol.

Voilà assurément un dénouement bien imprévu, cher lecteur ; en voici la cause : elle est bien futile ; mais les femmes, ou du moins les Italiennes, sont si capricieuses ! — Stella croyait que les hommes ne savaient pas déguiser leurs difformités, l'ingénue !... Elle avait rêvé une peau blanche et douce ; aussi fut-elle cruellement désenchantée lorsqu'Arthur, ôtant ses gants, lui montra des mains rouges et bourgeonnées, couvertes de cicatrices et de lézardes mal déguisées par un badigeonnage complet de blanc et de rouge...

Grâce à la discrétion proverbiale des femmes de chambre, cette aventure ne tarda pas à être connue de toute la ville ; le pauvre gant-jaune, poursuivi par les railleries et les sarcasmes, fut forcé de revenir à Paris et d'expier dans un boudoir de la Chaussée-d'Antin les exigences de femmes de province : bien douce expiation !...

Comme il faut une moralité dans toute chose, je dirai en terminant à mes aimables et jolies lectrices :

Si vos cœurs battent fort, si vos âmes s'impressionnent au seul vu d'une main coquettement gantée, allez, belles enthousiastes, allez vers celui que vous voulez aimer, et dites avec le bon La Fontaine :

« Montrez-moi patte blanche. »

EUGÈNE DIGNAC.

CAUSERIES.

Mardi prochain, le théâtre du Gymnase donnera la première représentation d'un ballet féerique en trois actes et six tableaux exécuté par les élèves de la danse. Cette composition chorégraphique, qui est due à M. Adrien, est montée avec beaucoup de soins et de goût. Rien n'a été négligé pour la beauté des décors et des costumes.

— Un journal de Paris annonce qu'une actrice célèbre est accouchée sur le théâtre pendant qu'elle était en scène.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. E. de L. : Pourquoi faut-il dépenser beaucoup d'argent pour manger des omelettes sur le cours d'Herbouville ? M. Pitt a répondu : C'est parce qu'on est dans la paroisse de Saint-Eucher (œufs chers).

M. Marius Ch. a demandé : Quel est le pays où les moutards sont pères avant d'avoir des enfants ?

Logogriphe.

Sur six pieds, on me dit sottise et nullité ;
Sur cinq, on voit en moi travail, activité.

Dernier mot : L.

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

GUÉRISON DES CORS AUX PIEDS.

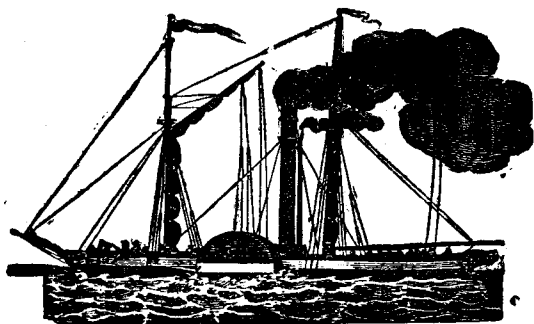
M. & M^{me} PRILL,
Artistes Pédiçures, brevetés de S. A. R le grand-
duc de Toscane,

Ont l'honneur de prévenir le public qu'ils vien-
nent de fixer leur résidence à Lyon, où ils sont déjà
avantageusement connus par plusieurs cures impor-
tantes qu'ils ont opérées. Ils se chargent de l'extri-
pation des Cors aux pieds, Oignons, Durillons,
OEils-de-Perdrix, Ampoules, Ongles rentrés dans
la chair, et tout ce qui a rapport à la toilette et au
bien-être des pieds, au moyen d'un Elixir inventé
par le premier pédicure de l'Europe.

L'opération est terminée en quelques minutes et
sans douleur; on peut reprendre à l'instant sa chaus-
sure sans éprouver aucune incommodité.

M. et M^{me} Prill traiteront de gré à gré avec les
personnes qui voudront contracter un abonnement,
chacun avec celles de son sexe.
Ils sont visibles de 8 à 10 heures du matin, et de
2 à 5 heures du soir.

Leur demeure est place de l'Herberie, n° 5, au 3^e,
au-dessus du Café de l'Herberie.



ENTREPRISE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR.

L'AIGLE.

Départs tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin,
DU PORT DE LA CHARITÉ,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire
et Arles.

Les bateaux de cette entreprise se distinguent par
supériorité de leur marche.

A LOUER.

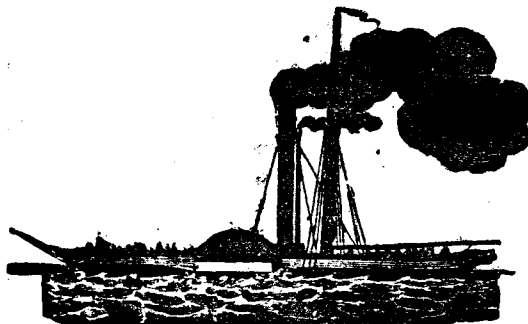
UNE GRANDE ÉCURIE pouvant servir de remise,
avec le Fenil, située rue Boissac, ancienne Poste-aux-
Chevaux. — S'adresser rue Jarente, n° 6.

Essence Américaine,
DE JOHN TENDER, PHARMAC. A NEW-YORCK,
Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes.

Trois flacons suffisent pour une guérison radicale
qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat,
n° 13. — Prix du flacon : 5 francs.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS 2, DE LYON A AVIGNON,

EN DIX HEURES DE MARCHÉ,

Se charge des Passagers aux prix suivants :

AVIGNON et BEAUCAIRE, Prem., 101. Sec., 6 f.
VALENCE, 5 3

Départ du quai de la Charité.
Les Bureaux sont quai de l'Hôpital, 118.

Administration générale DES LOCATIONS,

Rue Lanterne, 2, à Lyon.

Les Locations sont portées sur un GRAND REGIS-
TRE et en outre sur des AFFICHES placardées dans la
ville et les faubourgs. L'INSCRIPTION au livre général
des locations est de 1 fr. par logement. — S'adresser
à l'administration pour les abonnements aux AFFI-
CHES. (Les renseignements et le prospectus se don-
nent gratis.)

Maison des DEUX JUMEAUX, galerie de
l'Argue, n°s 44-46-48-50.

EXPOSITION

DE

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour été, et capa-
ble d'alimenter en peu de temps les besoins des
consommateurs. — Un simple examen dans les ma-
gasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,
Un Habillemeut complet et de commande sera rendu.

Compagnie Générale DES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



LES BEAUX BATEAUX NEUFS

La Sylphide, la Sirène, le Jupiter,
le Neptune, etc. etc.,

SONT RECONNUS D'UNE MARCHÉ TRÈS-SUPÉRIEURE.

DÉPART TOUS LES JOURS,

Du port de la Charité, à 4 heures du matin,

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE,
ARLES ET MARSEILLE.

Les bureaux sont place des Terreaux, 16, et quai
et place de la Charité.

TROIS SALONS PROLÉTAIRES,

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol,
vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue de couper les cheveux
avec soin et dans le dernier goût, pour 25 c.

Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr.

Il tient des Perruques pour les théâtres, Mous-
taches, Favoris, Barbes, Postiches en tous genres.

Il fait la coiffure des dames à 50 c.

On y trouve le parfait Solénite pour teindre les
cheveux, à 1 fr. 50 c. le flacon.



AUX DEUX PHILIBERT,
Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviens MM. les consommateurs qu'il arrive de
Paris, d'où il a rapporté un choix considérable
d'Habillemeut confectionnés dans le dernier genre,
soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri
de toute concurrence, et lui permet de réunir la
qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les
articles qu'on voudra bien lui demander.

AVIS.

On désirerait trouver UN JEUNE HOMME pour
s'occuper à recueillir des abonnements pour une
publication qui offre des remises fort avantageuses.
S'adresser tous les jours au bureau de l'Entr'acte,
depuis dix heures jusqu'à midi.

MODES.

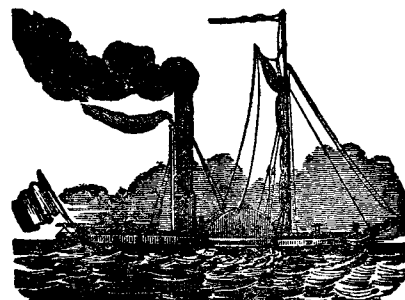
Chapeaux et Capotes faits et de commande en
tous genres d'étoffes, à 12, 14, 16 fr. et au-dessus.

Rue Chalamon, n° 1, au 2^e, angle de la
petite rue Mercière.

Au Parisien.

A. BERTOMÉ, Tailleur de Paris,
Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habillemeut confectionnés, Draperies
et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit
commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en
8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots
et d'Habillemeut d'été.



NOUVELLE BAISSÉ DE PRIX

LES BEAUX BATEAUX NEUFS

le Crocodile et le Marsouin,
D'UNE MARCHÉ BIEN SUPÉRIEURE,

Ont réduit leurs prix, pour les passagers, comme suit:
VALENCE, Premières, 5 f. Secondes, 3 f.
AVIGNON, } 10 6
BEAUCAIRE, }

Départ du quai de la Charité, près la place Grôlier,
A 4 HEURES DU MATIN.

Les emménagements sont élégants et commodes,
le Restaurant bien soigné et à prix modéré.

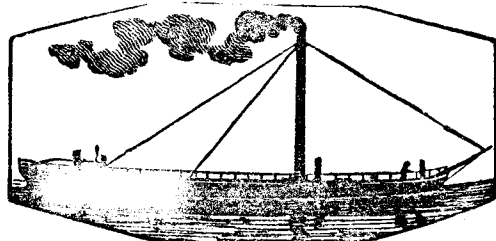
S'adresser aux propriétaires, MM. BONNARDEL
frères et FOUR, quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou
au Capitaine, à bord du bateau.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes
heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus la carte.
Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée,
vis-à-vis la rue Thomassin.

AVIS.

Plusieurs Voyageurs, offrant toute espèce de ga-
ranties et connaissant respectivement les parties de
liquides, de draperie, de mercerie, de quincaillerie,
de toilerie et de rouennerie, désireraient trouver
des maisons qui les occuperaient.
S'adresser au Bureau du Journal.



LE PAPIN du Rhône,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,
PART DU PORT DES CORDELIERS,
POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE
ET ARLES,

Tous les jours, à 5 heures du matin,

Et correspond avec les Bateaux à vapeur d'ARLES
à MARSEILLE.

Il prend Voyageurs et Marchandises.
Bureaux : Port des Cordeliers, 59.